

MÉMOIRE JUIVE DE PARIS

Bulletin d'information n° 8

Mars 2002

Mémoire Juive en deuil

la disparition de Albert Trétiack

il est mort le scaphandrier,

la disparition de TIM

Il est mort l'artiste,

la disparition de Sara Halperyn

notre bibliothécaire n'est plus,

Éditorial

Même le chroniqueur d'un quotidien ne peut-être sûr que son article ne sera pas, à sa parution, dépassé par l'événement. Alors tenter de commenter la situation du Proche-Orient, constamment changeante (mais dont les morts s'accumulent chez les uns et les autres) est une gageure. Aussi ne tenterai-je pas de commenter les événements dramatiques dont nous sommes témoins (ceux qui ont des proches en Israël vivent avec plus de tension). Ceux de ma génération qui, au retour des camps de la mort, ont contribué à la création de l'Etat d'Israël, ont pleinement conscience de ce qu'il incarne. En votant pour sa création, une majorité d'Etats regroupés dans l'O.N.U., avaient aussi conscience qu'ils s'acquittaient d'une dette envers les rescapés des camps nazis. André Gromyko, représentant de l'U.R.S.S. déclarait: « *Il est bien connu que les aspirations d'une grande partie du peuple juif sont liées à la Palestine et à son futur régime. Ceci n'a pas besoin d'être prouvé* ». S'adressant aux dirigeants arabes, il leur lançait: « *Les représentants des Etats arabes approuvent que si l'on tient compte de l'histoire, le partage de la Palestine serait une injustice. Toutefois, on ne saurait se rallier à cette opinion, et cela pour cette simple raison que, pendant une période historique fort longue, le peuple juif a eu des liens étroits avec la Palestine.* » Il ajoutait: « *Il ne faut pas perdre de vue la situation dans laquelle le peuple juif*

s'est trouvé à la suite de la dernière guerre (...) Il ne serait peut-être pas inutile de rappeler que les Juifs en tant que peuple ont plus que tout autre peuple souffert. » Ce n'est pas par hasard que je choisis la citation d'une personnalité soviétique, l'U.R.S.S n'ayant pas toujours maintenu la même position sur le jeune état. Cela ne signifie pas que les droits palestiniens étaient passés sous silence. La création de l'Etat d'Israël ne se fit pas dans le calme. Des affrontements eurent lieu entre Juifs devenus Israéliens et les Palestiniens. L'Etat d'Israël a vu le jour, s'est développé. La population arabe s'est retrouvée divisée. Une partie a reçu la na-

« Au risque d'être dépassé par les événements » par Henry Bulawko

tionnalité israélienne, les autres aspiraient à un Etat. Des affrontements eurent lieu, jusqu'aux bains de sang des dernières années. Un jour, des historiens, avec le recul voulu, nous expliqueront comment on en est arrivé à cette situation dramatique. Au moment où j'écris ces lignes, des morts arabes et juives (la distinction de certains commentaires me paraît choquante) s'accumulent. Et pourtant, les gens sensés savent que la situation dramatique doit prendre fin. Et c'est évident que seul un accord entre les deux parties permettra de ramener la paix et la co-existence entre Israéliens et Palestiniens. Cette issue est souhaitée par de nombreux Etats, en premier lieu les Etats-Unis

dont le rôle reste prépondérant. On ne m'en voudra pas de ne pas esquisser la base d'un accord. L'issue appartient aux belligérants et je veux garder l'espoir que la raison finira par s'imposer. Tout compte fait, le salut israélien n'est-il pas « Chalom » (Paix)? Le lecteur appréciera, selon ses humeurs ou son tempérament, la prudence qui caractérise ce texte. Pour ma part, je serais heureux que certains de mes confrères s'en tiennent au même principe. Il n'est pas interdit d'avoir plus de sympathie pour l'un des deux camps. Mais il n'en existe pas moins qu'on ne peut envisager d'issue que dans un accord de paix.

(Ah! qui peut me dire où nous en serons quand ces lignes paraîtront!) L'autre problème s'est posé, lié au conflit du Proche-Orient,

l'apparition de violences antisémites. Nul ne songe à la nier, et nous sommes solidaires de ceux qui en ont été les cibles. On a signalé des synagogues, des écoles juives, prises pour cibles et même des individus. Les institutions juives se sont exprimées légitimement. Moins heureux m'apparaissent certains textes collectifs publiés ici et là. Dénoncer ce phénomène inadmissible est légitime, tout comme l'expression de certaines craintes... On me permettra cependant, de rappeler (mon expérience en la matière est plus ancienne) la campagne des « croix gammées » que nous avons dénoncées et combattues efficacement. Il y eut, hélas, des attentats qui firent des

suite en page 2 ►►►

victimes (rue des Rosiers, Rue Copernic, Rue Marbeuf etc.) Notre communauté a réagi avec vigueur, tout en gardant son sang-froid. Il y eu la profanation du Cimetière de Carpentras, qui suscita une réaction unanime, celles de tombes juives au cimetière de Bagneux. Certes tous les épisodes dramatiques ne se ressemblent pas. Et, cette fois, on sent derrière ces actes indignes le

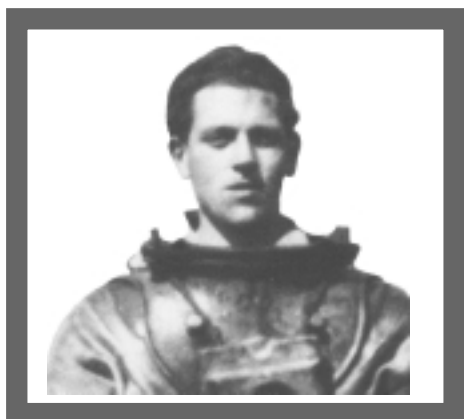
rejet d'Israël. Mais nul ne saurait mettre en cause la France dans ces agressions inadmissibles. Les auteurs pour la plupart sont restés anonymes. Et nous avons raison de rester attentifs. Mais, et j'en ai parlé avec de nombreux camarades, je pense qu'il nous faut éviter de tomber dans les pièges tendus. Exiger le châtement des coupables, comme le fait le CRIF voilà ce qui ne pourrait

susciter de controverse. Mais en gardant son sang-froid ce qui nous permet de réagir avec mesure et efficacité. Bientôt, je l'espère, avec le recul, nous serons à même d'analyser les événements et d'en tirer les conclusions. Pour l'instant, restons vigilants et lucides ■

H.B

L'ADIEU À ALBERT

lu au cimetière du Père-Lachaise, par Frida Wattenberg, notre Secrétaire générale, (texte collectif)



Nous sommes réunis ici pour l'adieu à notre cher ami Albert Trétiack qui nous a quitté. Sa présence restera en notre souvenir et sa mort réelle ne se produira que lorsque le dernier d'entre nous tous qui l'aura connu disparaîtra à son tour. Ce souvenir que nous avons d'Albert, et que nous garderons, c'est celui d'un homme, gentil, calme, parlant peu, mais, lorsqu'il intervenait dans nos discussions,

c'était toujours avec sagesse, bon sens et humour. Si simple et discret que fut Albert, il n'en n'était pas moins un survivant de la Shoah ; il en avait le mérite. Ce ne fut pas une simple affaire que se soustraire aux autorités de l'époque, et ce combat, il sut le mener. Marin pendant la « drôle » de guerre 1939-1940, il fut affecté à Toulon après le sabordage de la flotte française. Il y devint scaphandrier et ce fut sa « planque » pendant l'Occupation. Dans notre livre, « *Images de la Mémoire Juive* » il restera le Juif exerçant un métier insolite, celui de scaphandrier. Avec lui, souvent, nous nous amusions au souvenir de cette période de sa vie, où il revêtait ce costume qu'aucun « schneider » n'aurait su lui fabriquer. À la Mémoire Juive de Paris, il nous apporta son concours efficace lors de la confection des panneaux de notre grande exposition ; il fut présent et actif à chaque mise en place de celle-ci. Bien que la vie ne lui ait pas spécialement fait de cadeau, il avait su garder et pro-

pager le sens de l'humour juif qui se manifestait dans chacun des articles publiés dans nos bulletins. Ainsi « *Drancy 2001* », le dernier article qu'il nous confia était à la fois si émouvant et si drôle, que nous lui avons donné la vedette en le publiant en première page de notre bulletin. Nous ignorions que ce serait le dernier. Adieu donc, Albert, sois assuré que nous garderons une place dans nos souvenirs pour l'homme bon, et le bon ami que tu étais. Michel et Philippe, nous voulons vous dire notre peine, à vous ses fils, dont il disait toujours que vous étiez « ses meilleurs amis » ■

Tu nous as fait faux bond.
Trop tôt!
Ton humour ne t'avais pas quitté.
Tu ne te plainais jamais.
Jamais, tu ne m'avais parlé de la mort.
Jusqu'au bout, j'ai tenu ta main.
Adieu Albert,

Véra

NOTRE BIBLIOTHÉCAIRE N'EST PLUS

Le Mémorial-CDJC et la Mémoire Juive de Paris sont tristes, Sara Halperyn, notre bibliothécaire n'est plus. Pourrons nous dire toute l'aide que Sara nous a apportée, à nous, membres de la Mémoire Juive de Paris. En plus de son sourire, de son contact chaleureux, elle était une encyclopédie vivante à laquelle nous avons toujours recours et elle nous donnait tout de suite la réponse adéquate. Je me suis souvent adressée à elle lors de mes recherches, et en un instant elle me donnait la réponse. Je me souviens particulièrement, alors que nous projetions

notre exposition à Castres, avoir entendu le nom d'un lieu « Lacaune » où on venait d'ériger une stèle du souvenir. Ignorante, j'ai demandé à Sara : « *Qu'est ce que c'est Lacaune ?* », elle m'a répondu « *Une minute !* » et, en effet, très peu de temps après, elle me remettait la maîtrise de Sandra Marc à l'Université de Toulouse : « *Les Juifs de Lacaune les Bains 1940-1945* » Oui, en un instant elle m'apportait cette brochure parmi les 50 000 documents qu'elle avait sur place. Elle m'a fait connaître des chercheurs, des thésards, dès qu'elle pensait que je pour-

rai leur répondre. À ces occasions je l'ai vu passer d'une langue à l'autre (français, yiddish, allemand, hébreu) avec une facilité déconcertante et toujours avec son chaleureux sourire. Nous voulons dire à ses collaborateurs, spécialement à Sarah Mimoun et Marcel Meslati que nous sommes tristes comme eux, et comme eux nous n'oublierons pas Sara Halperyn.

Frida Wattenberg

Dessinateur et sculpteur, notre ami TIM nous a quitté, lui aussi, et toute la presse lui a rendu hommage. Je ne vais pas ici résumer son parcours qu'on a pu lire dans le Monde, l'Express ou Actualité Juive, ni commenter ses œuvres qui firent le tour du monde.

Quant à moi je voudrais juste m'en tenir à quelques souvenirs personnels. Je l'ai connu quand il signait encore Mitelberg, vers 1947/50. Il publiait dans l'Humanité et Action des dessins au trait « fil-de-fer ». Puis les grisés vinrent ajouter de la profondeur et une couleur tragique. Son graphisme en évolution n'était pas encore abouti, mais déjà identifiable, au point que certains s'exclamaient en voyant Robert Schuman ⁽¹⁾ avec son air de chien battu, « *Tiens, un Mitelberg !* »

Puis il y eut des désaccords et il quitta l'Huma. C'est alors qu'il fit son entrée à l'Express, en 1958, sous la signature de TIM. Un petit dessin valant mieux qu'un long discours, les siens valaient souvent un éditorial. Sa technique du trait continuait de s'enrichir en laissant toutes les traces de sa recherche, de ses hésitations, peut-être même de ses doutes.

Un « pil-poul » graphique d'où il tirait le vrai et le mouvement de l'enchevêtrement.

Polissant sans cesse son dessin et le repolissant, il lui donne tout son poids, sa densité, sa valeur. Et l'humour ? grinçant, « forcément » grinçant. Il laisse à sa femme, Zuka, peintre, les pinceaux, la couleur. Quand on feuillette sa production, on s'aperçoit que bien des politiques qui ont tenu quelques instants le devant de la scène, de ces marionnettes éphémères (sauf exception) aujourd'hui disparues, ne restent que les dessins de TIM. À croire que sans lui ils n'avaient même pas existé. On attend maintenant la grande rétrospective qui s'impose.

Mon accent trainant de Bellevillois nassillard le réjouissait fort, et pour compenser on échangeait quelques mots complices en yiddish. « *Choisir d'être Juif, m'a apporté énormément de choses, et certainement une richesse intérieure en plus* », disait-il.

Lors de notre première exposition, en octobre 1991, à la mairie du IV^e arrondissement, on chercha une photo synthétisant notre propos. Pour illustrer l'affiche, et le catalogue on avait mis la main sur une

magnifique photo représentant un couple misérable débarquant du train avec les enfants, les valises, les ballots. Une photo impossible à utiliser car le quai n'était pas celui de la gare de l'Est mais celui de New York. Il y avait alors peu de photographes sur les quais parisiens!



Pour la petite histoire, je vous raconte : j'avais en tête et en priorité, un dessinateur, TIM, en tout point concerné et le meilleur, mais accepterait-il ? à défaut je pensais à Moretti et à quelques autres.

Henry Bulawko mit tout de suite le veto sur Moretti qui avait illustré L.F.Céline. Argument imparable. Heureusement le problème ne s'est pas posé, TIM, enthousiaste nous donna immédiatement son accord. Il ne me restait plus qu'à lui montrer la photo. Quelques jours après il me téléphone : « *Cette nuit je ne dormais pas et j'ai fait deux esquisses; je voudrais ton avis.* » Toutes les deux étaient excellentes et je choisis celle qui me parut la plus dynamique. « *Bien, me dit-il, je vais la refaire, épurée* ». - « *Pas question, c'est parfait* ».

comme cela. » J'emportais le petit crayonné qui ne devait pas faire plus de 6 ou 7 centimètres.

Je le fis agrandir et c'est devenu le dessin de notre catalogue et de l'affiche que bien des gens ont mis sous cadre.

Ai-je besoin d'ajouter qu'il le fit gracieusement.

Encore deux détails, la signature de TIM est à gauche, presque noyée dans le dessin, témoignage de sa modestie.

Si vous regardez bien, vous remarquerez que le petit garçon tient dans sa main, comme une fleur, un chandelier à sept branches. Engagé volontaire en 1939, fait prisonnier, il s'évade en avril 1941 avec un groupe qui traverse la Lituanie. La cavale continue en Russie. Internés cette fois par les Soviétiques jusqu'à l'attaque hitlérienne du 22 juin 1941. Devenus du jour au lendemain, des « alliés », les 180 fuyards sont reconduits jusqu'à Arkhangelsk, pour enfin rejoindre Londres (*it's a long way to Tipperary*) et le général De Gaulle en septembre 1941. Puis, les voyages formant la jeunesse, c'est Brazzaville, Casablanca, Alger... Il apprend après la guerre, que ses parents ont été massacrés dans le ghetto de Varsovie (Bulldozers et lance-flammes, imaginez !)

Caricaturiste « *d'élite, sûr de lui et dominateur* » TIM, né à Kaluszyn (Pologne) en 1919, s'est retrouvé à Paris, fils naturel de Daumier ■

Victor Zigelman

⁽¹⁾ - *Robert Schuman, homme politique français fut l'un des « pères » de l'Europe. Avec le Chancelier allemand, Konrad Adenauer, ils mirent sur pied le premier accord économique franco-allemand : le « pool charbon-acier ».*



Projet du monument commémoratif dédié aux déportés morts à Auschwitz (Buna-Monowitz). 30 000 déportés de toute l'Europe morts entre avril 1941 et janvier 1945 sur les chantiers de I.G.Farbenindustrie. La maquette du monument du Père-Lachaise se trouve au CDJC.

En 1939, les Allemands envahissent la Pologne et s'approchent de Lubartow, près de Lublin, où habitaient mes grands-parents, Rubin et Livtshé Apelroit. Mon grand-père Rivélé (Rubin) était *Shamès* (bedeau) de la synagogue. Dès les premières manifestations d'hostilité nazies, il n'a eu qu'une seule idée, il ne faut pas rester un jour de plus ici. Il réunit le village dans la synagogue et tint ce discours : « *Mes enfants, s'brent* (il y a le feu) *il faut partir !* », et contre l'avis de tous les habitants, qui lui ont jeté des pierres, il a mis ma grand-mère impotente dans sa charrette, et ils ont traversé la frontière près de Slawicz-Demaczeva. Des habitants de Lubartow qui avaient réussi à se sauver ont raconté, que le lendemain de leur départ, les Allemands ont arrêté le rabbin Rabinowitz et l'ont torturé de manière horrible, il fut coupé en deux avec une scie. Le séjour en Russie de mes grands-parents fut une suite d'errances. Ils furent dirigés tout d'abord sur Kubitchev, puis dans un *sovkhoze* où ils n'étaient que 14 Juifs. Ensuite, ils arrivèrent dans un village de l'Oural où ils sont restés trois ans; par chance, ils étaient les seuls Juifs; tout le

village les appréciait; les hommes étaient absents. Il était le cordonnier, et le *shabat*, les villageois leur allumaient les bougies. Vint la libération! Au grand regret des habitants, Rivélé leur dit : « *Il faut que j'aille à Paris rejoindre mon fils aîné* » Il avait entendu parler du pogrom de Kielce perpétré en 1946 par les Polonais!



Rivélé dans sa « *yéshiva* » du Camp pour personnes déplacées en Allemagne.

Ils se retrouvèrent en Allemagne dans un Camp pour personnes déplacées, où, dès son arrivée, Rivélé enseigna la Thora aux nombreux enfants juifs qui ne savaient que faire. Un jour, à Paris, un ami de mon père,

originaire comme lui de Lubartow, vint nous voir et nous dit : « *Écoutez, je suis allé en Allemagne et dans un train arrêté en sens inverse du mien, j'ai aperçu ton père et ta mère.* » Mon père, bouleversé, lui répondit : « *Six millions de Juifs morts, et toi, tu as vu mes parents ?* » Après bien des démarches, on a réussi à ramener mes grands-parents et à les loger près de chez nous à Paris.

Rivélé se débrouillait tout seul, faisait les courses, s'adaptant très vite à la vie parisienne, et le jour de mon mariage avec Louis, c'est lui qui nous a unis. Il a aussi marié mes amis Madeleine et Michel Senior.

Puis soudainement, cet homme extraordinaire, décide, en 1950, de partir en Israël. Imaginez notre stupeur! Malgré nos réticences, mon père les accompagna jusqu'à Marseille.

Ils ont vécu en Israël plusieurs années à Kfar-Salomé où mon grand-père s'occupait de la petite synagogue.

Lors de notre première visite en Israël, en 1962, mon grand-père était mort depuis trois mois.

Ma grand-mère retenait son souffle pour nous voir, elle est morte le lendemain de notre arrivée ■

Hélène Nusbaum-Apelroit

RETOUR À BEAUMONT, UNE ENFANCE TRAQUÉE

Une enfance juive pendant la guerre à Montauban et ses environs, tel était le thème d'une conférence de Claudine Herbomel-Burinovi, à l'occasion de la récente publication de son livre intitulé : « *Une enfance traquée* » (Éditions L'Improviste, préface de Serge Klarsfeld) Le Paris montmartrois où elle a passé son enfance, la déportation de sa mère en 1942, jusqu'à ces années d'errance près de Montauban, protégée par les uns, traquée par les autres, tous ces souvenirs ont laissé dans le cœur de Claudine des blessures qu'elle ne parviendra pas à cicatriser. Cette confrontation d'une expérience personnelle avec celle d'autres enfants cachés a rendu possible ce témoignage après bien des années de silence. Si de nombreuses personnalités, (anciens résistants, historiens, militaires...), étaient présentes à cette conférence, on a entendu aussi des adolescents poser des questions sur cette période qu'ils

ne connaissent, la plupart du temps, que par des lectures. Ce passé de Claudine, tout ce qu'elle a pu décrire dans son livre, il faut le situer maintenant à Beaumont-de-Lomagne, ce petit village du Tarn-et-Garonne, où étaient regroupées de nombreuses familles juives. La plupart de ces familles ont été déportées à la suite d'une rafle opérée par les S.S en mai 1944. Nous avons eu de la chance, Claudine, deux ou trois autres personnes et moi-même, d'échapper à cette rafle et, en ce qui me concerne, grâce au dévouement extraordinaire d'une vieille dame dont le nom est désormais inscrit sur le mur des Justes à Yad-Vashem.

Claudine a parfaitement décrit la vie que nous pouvions mener, mais en parler de vive voix a suscité dans l'auditoire une émotion encore plus grande. Ce fut peut-être aussi la raison pour laquelle j'ai voulu « *revisiter* » Beaumont, afin de tenter de res-

sentir ce que j'ai pu éprouver alors dans cet environnement. Certes, le Beaumont d'aujourd'hui n'est plus celui d'hier. Il semble habité par des ombres, enfants et parents disparus à jamais...

Beaumont d'aujourd'hui, voici le Cours Complémentaire, abandonné depuis des décennies; l'herbe a envahi la cour de récréation, les escaliers vermoulus craquent à chaque fois que le pied se pose sur une marche; le dortoir n'est plus qu'un vaste grenier, recouvert de poussière. Je n'ai pu retrouver l'emplacement de la cloche qui tintait à la fin des cours. Je me souviens encore de ce dernier jour de classe, où les Allemands ont réquisitionné l'école pour leur casernement. Lorsque le drapeau tricolore est descendu pour la dernière fois de son mât, nous avons tous les larmes aux yeux, car ce drapeau n'avait jamais été pour nous

suite page suivante ►►►

celui de Vichy ou de la Milice, il était celui de notre survie, juste avant la rafle de 1944. Tout à l'heure, j'ai retrouvé des copains de classe, (soixante ans après!). Toi, le réfugié espagnol dont les parents m'ont si souvent accueilli, toi, le « premier de la classe », devenu un éminent professeur, et tous les autres... Et tous ceux qui ont su nous re-

donner du courage. Le courage, il faisait partie de notre lot quotidien. Nous étions encore très jeunes et nous aimions rire. C'était une manière d'oublier notre « statut » dès que les dures réalités réapparaissaient. Un moyen pour surmonter la peur et la crainte. Claudine, et tant d'autres noms, nous les petits gosses perdus dans un patelin de la France meurtrie... Il n'existait pas de « communauté juive »

car nous n'étions que de petits Juifs parigots, sans distinction de race ni de couleur pour les enfants qui nous considéraient comme leurs simples camarades. Parfois, comme des amis. Les antisémites, ils devaient être plus âgés... L'image de ce passé, de cette mémoire juive encore si présente. Alors, merci Claudine ■

Claude Goldstein

MARGUERITE DELOUCHE, LA JUSTE

Marguerite Delouche : ce nom ne s'inscrit sur aucun mémorial. Peut-être même s'efface-t-il lentement sur une tombe abandonnée dans un cimetière parisien.

Mais le nom de Marguerite Delouche ne s'effacera de ma mémoire qu'à l'heure de ma mort. Et je suis la seule à savoir encore...

Ce fut un jour de la fin mai 1943. Ce jour-là, ma mère, Germaine Cherchovsky-Bernard, partie travailler le matin, comme d'habitude, n'est pas rentrée à l'heure du déjeuner. J'avais juste cinq ans. Je vivais avec mon père, Abraham Cherchovsky et ma mère à Issy-les-Moulineaux. Il était journaliste. Elle était traductrice, enfin, en temps normal. Elle était originaire de Provence et nièce de Bernard Lazare, .

Il était russe, né à Hébron où sa famille avait immigré, et était arrivé en France à l'âge de douze ans. Il avait opté pour la nationalité française et il en était profondément heureux; il ressentait comme un immense honneur que d'être devenu citoyen du pays des Droits de l'Homme. Bien que parents de trois enfants – j'étais la plus jeune – ils n'ont pas voulu partir, et se cacher. Ils ont voulu se mettre à la disposition d'enfants français juifs, dans l'espoir de les sauver. Espoir qui s'avéra vain, hélas.

Ce jour-là, ma mère n'est pas rentrée et je l'ai attendue en guettant derrière la porte d'entrée le bruit de l'ascenseur.

Mon père, lui, est arrivé et m'a tout de suite raconté une histoire de chaussettes que je devais aller chercher dans ma chambre. Prétexte, sans doute, pour m'éloigner tandis qu'il téléphonait à son amie, Marguerite Delouche. Elle est arrivée peu de temps après, et je les ai entendus, Marguerite et mon père, tenir conciliabule. Manifestement je ne devais pas entendre.

J'ignore ce qu'ils se sont dit. Mais j'avais compris.

L'appartement d'Issy-les-Moulineaux était

devenu trop dangereux après l'arrestation de maman.

Marguerite Delouche était une énorme femme, dont j'ignorai l'âge : 50 ans, plus ou moins.

Mon père m'a expliqué que je devais aller habiter chez Marguerite, et qu'il viendrait me rejoindre plus tard. Il n'a rien dit de plus. Marguerite m'a prise par la main et nous sommes parties. En descendant vers le métro, je me souviens nettement lui avoir dit « *C'est dommage, je l'aimais bien, Maman* ».

J'avais deux ans en 1940, au moment où je commençais à prendre conscience des choses et à comprendre. Drancy, arrestation, perquisition, font partie des mots qui encore aujourd'hui ont un sens douloureux pour moi. Des conversations et des événements dont j'étais témoin, j'avais compris qu'il était normal que les allemands chassent les Juifs et qu'ils les tuent quand ils les trouvent.

Drancy, pour moi, c'était la mort.

En prenant le métro, je savais que je ne reverrai plus maman.

Marguerite Delouche habitait à Paris, 1 rue du Mail, dans un appartement sous les combles; une série de trois ou quatre pièces en enfilade, probablement des chambres de bonne qu'on avait reliées entre elles.

Elle était couturière en chambre, mais sa machine, une vieille Singer à pédale, ne fonctionnait plus guère. Elle a repris du service pour fabriquer un pyjama à mon ours en peluche...

Mon père est arrivé plus tard. Il m'a immédiatement donné des consignes : il m'a montré dans le fond de l'appartement, une petite porte ouvrant sur une soupenette : « *Si tu étais seule, un jour, et que tu entendes des bruits, tu ouvriras la porte et tu te cacheras là* » m'a-t-il dit en me montrant exactement les gestes que je devais faire.

Il y avait aussi, donnant dans l'appartement de Marguerite Delouche, un escalier montant vers un grenier, dans lequel il y avait, bizarrement, un amas d'ai-

guilles de pin qui embaumaient, et dans ce grenier mon père a rangé des valises. Marguerite Delouche était chrétienne.

Son appartement était situé à trois cents mètres du Commissariat Général aux Questions Juives, 1 place des Petits Pères. En nous cachant au nez et à la barbe des fonctionnaires du Commissariat Général aux Questions Juives, Marguerite Delouche était parfaitement consciente des risques importants que nous lui faisons courir, mais elle était aussi prodigieusement courageuse que fidèle en amitié. Mon père, avec son étoile jaune qu'il masquait derrière un livre perpétuellement collé sur sa poitrine, ne tenait pas en place.

Pour tenter de le retenir à la maison, Marguerite avait mobilisé deux ou trois amies sûres, leur donnant mission de venir jouer aux cartes avec lui. Mais mon père ne supportait pas l'enfermement. Combien de temps suis-je restée chez Marguerite avec mon père ?

Je ne le sais pas. Mais c'est par l'intermédiaire de Marguerite Delouche qu'on m'a trouvé une famille d'accueil en Côte d'Or. Un an après ma mère, mon père était arrêté, en pleine rue du Mail, au faciès par André Haffner, responsable de la SEC (Section d'Enquête et de Contrôle), qui en dépit de trois condamnations par contumace, (deux condamnations à mort et une à perpétuité) fut blanchi en 1957 par le Tribunal Militaire.

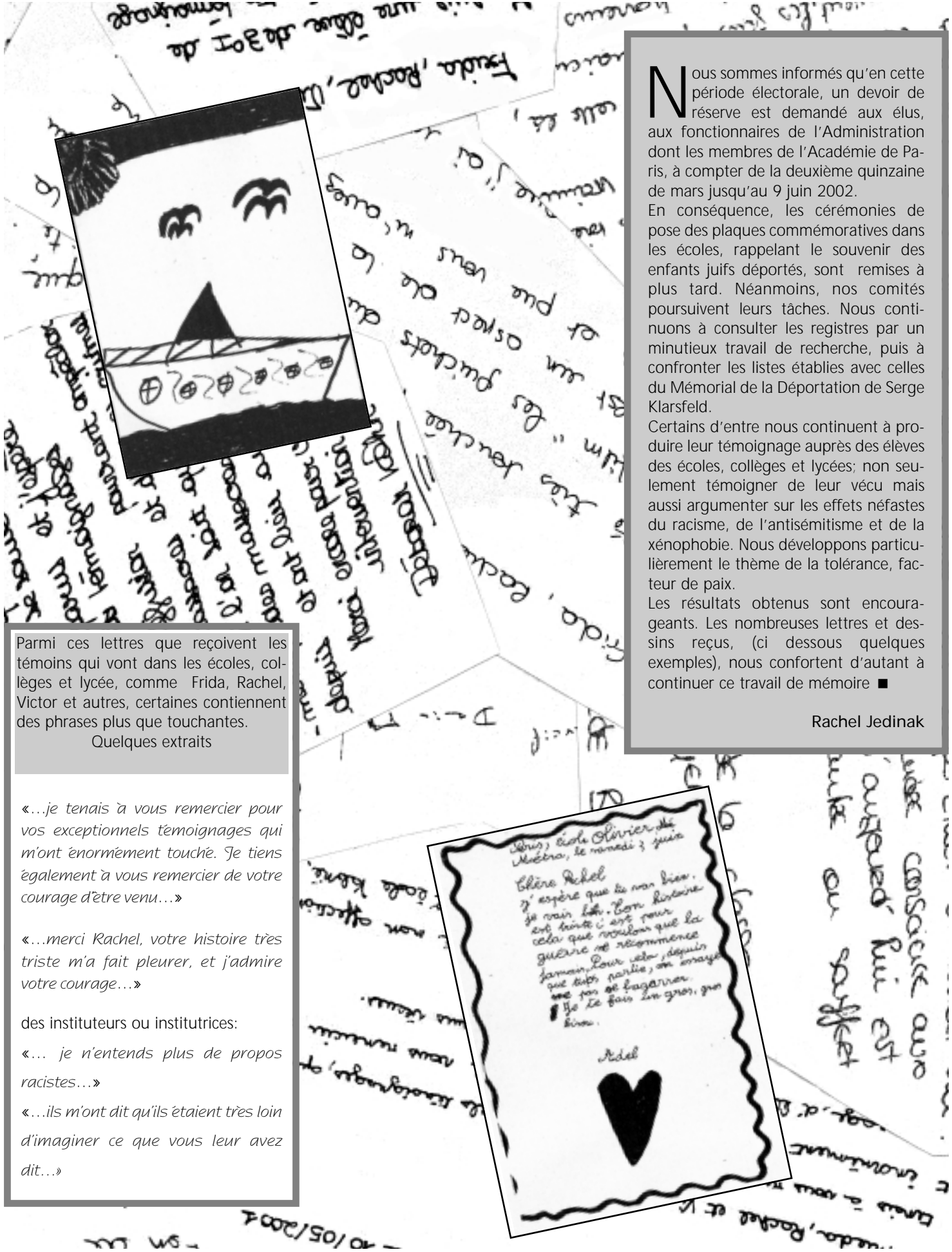
Ma mère a été exterminée à Auschwitz. Mon père a fait partie d'un convoi qui s'est scindé en deux : il a disparu soit en Lituanie, soit en Estonie.

Je n'ai jamais revu Marguerite Delouche, je ne sais même pas quand elle est morte.

Je suis la seule aujourd'hui à me souvenir avec précision qu'elle a fait bien plus que son possible pour nous sauver la vie.

La seule à pouvoir affirmer que son nom est celui d'une Juste ■

Mireille Cherchovski (Carole Sandrel)



Nous sommes informés qu'en cette période électorale, un devoir de réserve est demandé aux élus, aux fonctionnaires de l'Administration dont les membres de l'Académie de Paris, à compter de la deuxième quinzaine de mars jusqu'au 9 juin 2002. En conséquence, les cérémonies de pose des plaques commémoratives dans les écoles, rappelant le souvenir des enfants juifs déportés, sont remises à plus tard. Néanmoins, nos comités poursuivent leurs tâches. Nous continuons à consulter les registres par un minutieux travail de recherche, puis à confronter les listes établies avec celles du Mémorial de la Déportation de Serge Klarsfeld. Certains d'entre nous continuent à produire leur témoignage auprès des élèves des écoles, collèges et lycées; non seulement témoigner de leur vécu mais aussi argumenter sur les effets néfastes du racisme, de l'antisémitisme et de la xénophobie. Nous développons particulièrement le thème de la tolérance, facteur de paix. Les résultats obtenus sont encourageants. Les nombreuses lettres et dessins reçus, (ci dessous quelques exemples), nous confortent d'autant à continuer ce travail de mémoire ■

Rachel Jedinak

Parmi ces lettres que reçoivent les témoins qui vont dans les écoles, collèges et lycée, comme Frida, Rachel, Victor et autres, certaines contiennent des phrases plus que touchantes. Quelques extraits

«...je tenais à vous remercier pour vos exceptionnels témoignages qui m'ont énormément touché. Je tiens également à vous remercier de votre courage d'être venu...»

«...merci Rachel, votre histoire très triste m'a fait pleurer, et j'admire votre courage...»

des instituteurs ou institutrices:

«... je n'entends plus de propos racistes...»

«...ils m'ont dit qu'ils étaient très loin d'imaginer ce que vous leur avez dit...»



L'improbable rencontre,

Une pièce de théâtre. Deux personnages, un lieu unique.

C'est presque du classique, unité de lieu, d'action et de temps.

Deux autobiographies qui se racontent et se croisent.

Deux destins subis mais aussi façonnés par deux volontés.

Cette pièce magnifiquement écrite avec des souvenirs et récits de vies passées, et toute aussi magnifiquement interprétée par deux acteurs inspirés et impliqués.

Le spectateur est entraîné tout de suite dans cette histoire de deux parcours parallèles qui finiront par se rencontrer.

Les événements que chacun racontent sont toujours émouvants, parfois bouleversants; le jeu des acteurs nous communique ces émotions en permanence, ne nous laissant jamais de répit.

Quel spectacle!

Ce spectacle donné par deux comédiens : Yola Buszko et Henri Kochman, a été présenté au mois de février dernier au théâtre du Procsnium à Paris 12^e. Il doit être à nouveau proposé prochainement ailleurs. Surveillez bien les annonces de spectacles, ce serait dommage de le manquer ■

Marcel Apeloig

Les 8,9,10 et 11 mars dernier, des rencontres cinématographiques organisées par le M.E.R, l'A.F.M.D⁽¹⁾ et le Musée de la Résistance de Champigny, se sont déroulées à Créteil dans le Val-de-Marne et à Paris dans l'Auditorium de l'Hotel de Ville.

Le thème était : *Regards sur la Déportation*.

Aux cours de ces rencontres des personnalités sont venues parler et expliquer le rôle des images. Elles ont souligné l'importance de celles-ci pour l'enseignement de la connaissance de la période où les camps de déportation et d'extermination étaient les plus actifs.

Des films qui évoquent cette spécificité ont été projetés.

L'un d'entre-eux a été merveilleusement restauré par le Service des Archives du

MÉMOIRE JUIVE DE PARIS - 37 rue de Turenne - 75003 PARIS
Tél: 01 42 77 44 72 Fax: 01 48 87 15 20
e-mail: fwatt@club-internet.fr ou apeloigm@club-internet.fr

Le « pil-poul »

Victor Zigelman a cité le « pil-poul » dans l'évocation de la vie de TIM. Il vous propose une explication et démonstration.

Le « pil-poul » est comme chacun sait, ou ne sait pas, cette façon d'examiner et de débattre d'une idée sous tous les angles et dans tous les sens, surtout contradictoires. Un « Ying-yang » chinois à la juive... Pour rire un peu et vous en donner une idée, cette petite histoire « pilpoulesque ».

Un rabbin reçoit la plainte d'une dame:

« *Mon mari est un bon à rien, buveur, joueur, coureur, fainéant, j'en passe et des pires; il faut qu'il décampe et me laisse les enfants, l'appartement et le Livret de Caisse d'Épargne.* »

« *T'as raison* » lui dit le Rabbi.

Dans l'après-midi arrive le mari:

« *Ma femme ne s'occupe pas des enfants, ni de la cuisine, ni du ménage, et de plus, elle lorgne les hommes; il faut quelle décampe illico et à ses torts.* »

« *T'as raison* » lui dit le Rabbi.

L'assistant du rabbin dit alors à son maître:

« *Mais, Rabbi, nous ne pouvez pas, dans ce conflit donner raison aux deux adversaires?* »

« *T'as raison* », lui dit le Rabbi.

Vous avez compris?

Enfin, vous croyez...

Ça peut se discuter!

V Z

Et si on remplaçait le rabbin par l'O.N.U ?

Film et du Dépôt légal du Centre National de la Cinématographie (CNC).

Il s'agit de « *La dernière étape* » de

Wanda Jakobowska qui date de 1948.

Même si la deuxième partie de ce film est discutable par son excès de propagande, ce film a le mérite d'être le premier ouvrage de ce genre, qui parle et évoque la Déportation. En 1948, c'était méritoire.

D'autres films, importants et significatifs ont été projetés; il s'agit de:

« *Nuit et brouillard* » d'Alain Resnais,

« *L'enclos* » d'Armand Gatti,

« *La passagère* » de Andrzej Munk,

« *Le grand voyage* » de Jean Prat,

« *Journal de Rivesaltes* » de Jacqueline

Veuve,

« *Auschwitz, l'album, la mémoire* »

d'Alain Jaubert.

« *Un vivant qui passe* » de

Claude Lanzmann,

« *Drancy Avenir* »

d'Arnaud des Pallières.

« *Sobibor, 14 octobre 1943, 16 heures* » de Claude Lanzmann.

De tous ces films, tous intéressants, je retiendrai trois pour leur exceptionnelle conception.

Il s'agit des deux films de Claude Lanzmann; ne rien montrer, mais tout dire, tout évoquer.

Puis le film d'Arnaud des Pallières,

« *Drancy Avenir* », saisissant et poignant.

Marcel Apeloig

(1) MER c'est « Mémoire et Espoir de la Résistance »

AFMD c'est « Amis de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation »

Tous les textes qui paraissent dans ce bulletin le sont sous la seule responsabilité de leurs auteurs.

Mise en page : Marcel Apeloig